

CONSTANCE J. HAMPTON

EDITION COLLAGES DES OFFICIERS DE WELLINGTON

8

**LES GUERRIERS
DE WATERLOO**

*

CONSTANCE J. HAMPTON

*

LES GUERRIERS DE
WATERLOO

*

Série EDITION COLLAGES LES
OFFICIERS DE WELLINGTON
VOLUME 8*

Traduit par :
MARIE ANCIANO

*

ISBN/EAN : 9389492980748

MMXIX

Édition rehaussée d'illustrations/collages

*

Droit d'auteur/droits de tous les auteurs/Constance J. Hampton 2019

Hermesse James Boekerij, Pays-Bas

*

Le droit de Constance J. Hampton d'être reconnue comme l'auteur de cet ouvrage a été affirmé conformément aux articles 77 et 78 de la loi de 1988 sur le droit d'auteur, les modèles et les brevets, ainsi que conformément aux droits d'auteur et d'édition de la CE et du reste du monde.

*

Ce livre ne peut être reproduit en totalité ou en partie, par photocopie ou tout autre moyen, sans la permission de l'auteur Constance J. Hampton. L'émission ou la distribution de copies électroniques de ce livre constitue une violation des droits d'auteur et pourrait exposer le contrevenant à la responsabilité pénale et civile.

*

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, endroits et événements sont imaginaires et ne doivent en aucune façon être interprétés comme étant réels. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant déjà vécu, des événements réels, des lieux ou des organisations n'est que pure coïncidence.

*

Tous les droits sont réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite à quelque fin que ce soit sans autorisation écrite, sauf dans le cas de brèves citations intégrées dans des articles et des revues critiques.

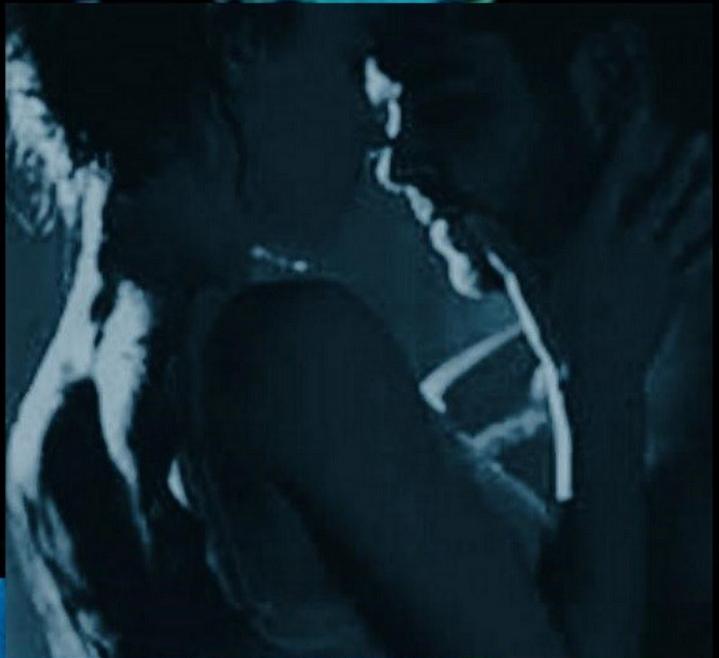
*

*

*

*

*



PROLOGUE : UNE RENCONTRE DANS L'OBSCURITÉ

*

Quand il entendit le bruissement de ses jupes, il se leva d'un bond du canapé.

Il avait laissé la porte du petit pavillon de jardin ouverte, afin d'éviter tout bruit inutile, et il l'entendit se refermer d'un clic.

Ah, elle voulait donc qu'ils se vissent en privé.

— Vous êtes venue !

Il parlait à voix basse et on pouvait sentir qu'il était à la fois excité et reconnaissant.

Elle le regarda fixement.

On apercevait tout juste sa silhouette parfaite dans la lumière de la lune presque pleine.

— C'est de la folie ! dit-elle finalement d'une voix rauque, s'il le découvre, on le payera cher.

Il secoua la tête, perplexe. — Il est à Londres. Il ne le saura jamais. Le mariage

de sa belle-sœur ne l'intéresse même pas, sinon il aurait accepté l'invitation.

Elle s'assit lentement sur l'un des canapés.

— Votre famille ne sera pas là non plus ! dit-elle avec ironie, ils resteront tous à Wattles pendant que leur fils épousera une fille de la noblesse. Le fils qui met de la nourriture sur leur table et de l'argent dans leur coffre vide.

Il s'assit sur le siège qui se trouvait en face d'elle.

— Le fils adoptif ! ajouta-t-il amèrement, au moins, la femme de mon père, la Comtesse, sera présente. Detty aurait aimé venir aussi, mais ils lui ont interdit de quitter la maison.

Elle haussa les épaules.

— Quand vous avez commencé à gagner votre propre argent, la Comtesse a retiré ses fonds. Est-ce qu'elle vous paie toujours une allocation ? Il regarda ses mains qui paraissaient bleuâtres au clair de lune.

— Ne... parlons pas... d'argent..., dit-il avec une certaine hésitation.

L'argent avait été la cause de tous ses maux. Si l'argent n'avait pas été un problème, demain, il se tiendrait à côté d'une autre épouse. Elle regarda, d'un air coupable, par une fenêtre rectangulaire.

Oui, c'était l'argent et un titre qui l'avaient forcée à faire un mariage sans amour avec un mari violent.

Elle ferma les yeux quand elle sentit les larmes monter. Une s'échappa malgré tout de ses paupières closes. Elle l'essuya rapidement d'une main tremblante.

Oh, elle n'aurait pas dû venir ! Elle était assise là dans ce pavillon de jardin, au beau milieu de la nuit, vêtue d'une chemise de nuit et d'une cape, en compagnie du seul homme qui avait été capable d'éveiller des sentiments qu'elle avait gardés enfermés dans un cœur glacé. Elle n'aurait jamais pu

rester loin de lui, ce soir. Demain, il épouserait sa sœur.

— Amelia ? demanda-t-il. En un seul pas, il se retrouva assis à côté d'elle. Elle savait qu'elle devrait le repousser et courir aussi vite qu'elle le pouvait jusqu'à la grande maison. La maison de son mari. La maison de son mari absent.

— Oh, que Dieu me pardonne, Amelia, murmura-t-il, et tous les autres aussi ! J'ai besoin de... Je veux...

Elle savait que faire l'amour avec lui était dangereux et la damnerait probablement à jamais. Pourtant, elle ne se leva pas du canapé pour lui reprocher sa grossièreté ou son manque de loyauté envers sa sœur.

Elle ouvrit sa cape et souleva sa chemise de nuit afin de s'offrir à ses mains et sa bouche avides. Peter. Son amour secret, son guerrier. Elle irait certainement en enfer à cause de cela.

**



Chapitre 1 : DE RETOUR AUX

TUILERIES

*

Il balaya du regard la pièce qui, autrefois, avait été sa chambre à coucher privée. Ses yeux scintillèrent en remarquant que rien n'avait été enlevé. Le vieux roi bourbon n'avait même pas pensé à ôter ce qui avait marqué la gloire de son prédécesseur, de l'usurpateur qui était devenu l'empereur de France.

Il eut un sourire sardonique.

— Marchand ? dit-il en criant.

Le valet de chambre se trouvait juste derrière lui.

— Monsieur, votre bain est prêt et le médecin attend que vous le convoquiez.

Il hocha la tête et se mit à ouvrir sa veste bleue préférée, avec la passementerie de couleur rouge et or, qu'il avait portée à l'occasion de son retour triomphal. Elle

avait fait tout le chemin avec lui depuis la maudite île d'Elbe.

Son valet de chambre fit signe aux autres valets qui attendaient, de s'esquiver immédiatement. Marchand n'avait pas du tout besoin d'eux maintenant. Dès l'instant où l'Empereur était rentré dans ses Tuileries bien-aimées, plus de six heures plus tôt, tout le monde s'était affairé à la préparation de la première nuit qu'il passerait dans sa maison.

L'horloge de la chambre retentit et ne sonna que trois fois. Il leva les yeux.

— Il est déjà si tard ?

Il réfléchit et réalisa qu'il n'était à Paris que depuis neuf heures du soir. À partir de là, tout s'était passé comme dans un tourbillon. Il avait été trop exalté pour faire attention à son état de santé, et maintenant, il regrettait tout à coup de l'avoir négligé.

Il jura doucement. La santé était tout pour un empereur conquérant et c'était la chose

la plus difficile à récupérer dès qu'elle devenait défaillante.

— Corvisart sera-t-il là ? demanda-t-il, la voix remplie d'espoir.

Marchand secoua la tête, le visage triste.

— Il est souffrant, monsieur. Il n'est actuellement même pas capable de se lever. Mais M. de Larrey vous attend avec l'eau blanche, si besoin est.

Le valet de chambre se pencha au-dessus des bottes de Napoléon. Il ne savait pas exactement ce qui faisait souffrir l'Empereur ce soir : ses intestins, son estomac ou ses hémorroïdes, mais les traits de son visage laissaient deviner qu'il ne se sentait pas bien du tout. Marchand avait les yeux fixés sur les bottes de l'Empereur, qu'il tenait maintenant dans ses mains. Elles étaient plus larges que jamais. Son empereur était devenu gros, si pas obèse.

Il se pinça les lèvres. Il était certain que cela avait débuté après la maudite mission

en Russie ; pour compenser le manque de nourriture, il en avait abusé. Cela en plus des éternels problèmes digestifs de l'Empereur.

Il n'aurait pas dû revenir ce soir, dans cet état, se dit soudain le valet de chambre.

Il aurait dû se reposer et puis rentrer à Paris à la tête de tous les hommes fidèles qui s'étaient à nouveau rassemblés sous sa bannière. Mais c'était l'anniversaire de son fils aujourd'hui et c'était pour cela qu'il voulait se trouver à l'intérieur des portes de Paris, malheureusement !

Marchand ressentit l'envie de se signer, quelque chose qu'il n'avait pas fait depuis longtemps. Finalement, il le fit quand l'Empereur se dirigea lentement vers la porte de son cabinet de toilette afin d'y prendre son bain tardif, parce Marchand avait le profond sentiment que Napoléon Bonaparte avait besoin de toute l'aide qu'il

pourrait obtenir, s'il voulait conserver le trône qu'il venait de récupérer aujourd'hui.

Le duc de Lindley se précipita dans sa bibliothèque. Il marmonna un juron quand sa robe de chambre s'ouvrit suffisamment pour laisser paraître une cuisse musclée nue.

Lorsque le messenger était venu, il était dans le lit de sa jeune épouse, prêt pour son étreinte et pour quelques gâteries physiques supplémentaires.

Il hocha la tête en direction du jeune homme qui était habillé comme un civil français. L'homme était bien adossé à son fauteuil ; il venait sans doute de faire un voyage très long et très fatigant pendant toute une journée et toute une nuit.

Le Duc se laissa tomber dans son fauteuil opulent en faisant signe au jeune homme de rester assis. Pas besoin de respecter le protocole au beau milieu de la nuit.

— Il est de retour à Paris ? demanda le Duc en repliant sa robe de chambre sur ses jambes.

Cela ne faisait que quelques minutes qu'il avait quitté le lit d'Attelante et il était toujours à moitié en érection.

Le jeune homme en face de lui se raidit, trahissant ainsi son passé militaire.

— Il voulait être à Paris pour l'anniversaire de son fils, ce qui entrava sa tentative de faire de son retour un triomphe. Il est arrivé dans une brume épaisse à neuf heures du soir. Peu de gens savaient qu'il était déjà en ville et encore moins semblaient heureux de le voir. Il leur a fait perdre trop de fils, Votre Grâce. Seuls les militaires de la cour étaient heureux de son retour. Louis avait commencé à s'attirer leur mépris parce qu'il privilégiait les vieux de l'ancien régime qui n'avaient pas perdu leur tête sous madame Guillotine. Ils

détestaient les parvenus, en particulier les militaires.

Le Duc hocha la tête.

Il avait déjà lu des rapports sur la situation à Paris, où Louis perdait le contrôle. L'imbécile avait agi comme si les années de Napoléon et de la Révolution n'avaient jamais existé, rétablissant l'ancien régime dans toute son idiotie, tel qu'il était avant que son frère le roi Louis XVI ne perdît sa tête.

Richard regarda ses cigares avec envie, mais décida de ne pas en fumer. Attelante détestait leur odeur, et encore plus leur goût, et il désirait ardemment passer ce qui restait de la nuit dans son lit somptueux.

— Avez-vous reçu un rapport de santé le concernant ?

— Oui. Il ne va pas bien. Ses hémorroïdes le font terriblement souffrir suite à son long voyage à cheval de plusieurs semaines. Son surpoids, qui atteint l'obésité, et ses

crampes d'estomac perturbent sa routine quotidienne. Il est très loin d'être l'officier énergique de jadis. Fini l'homme toujours alerte, il a besoin de plus de sommeil que jamais. Il est morose, ce qui ne lui ressemble pas du tout. Pour être honnête, nous pensons que c'est un homme très malade

— Que ressentent les Français à son égard ? L'officier regarda le Duc avec prudence.

— Comme je l'ai dit, il leur a fait perdre trop de fils et d'époux avec ses guerres. Si Louis n'avait pas fait preuve d'une telle stupidité, ils n'auraient sans doute pas eu envie qu'il revienne. Orléans aurait dû se montrer quelque peu compréhensif et indulgent avec le peuple, leur faire voir une lumière au bout du tunnel, au lieu de leur offrir un retour aux anciennes méthodes tant détestées.

— C'est bien ! s'écria Lindley, j'en conclus qu'il ne sera pas pressé de prendre

notre Royaume d'assaut. Je vais dire à mon majordome de vous donner une chambre ici, ainsi je pourrai avoir un rapport complet demain matin. Disons à huit heures trente. Y a-t-il quoi que ce soit de particulièrement important que j'aurais besoin de savoir maintenant ?

L'homme fatigué sourit en secouant la tête. Il était heureux que le Duc lui eût ordonné de rester dans sa résidence, car autrement, il aurait eu un long chemin à parcourir pour rentrer à la caserne.

Le Duc ouvrit la porte qui donnait sur le couloir et fit signe à un valet de pied de prendre soin de loger le plus important de ses espions. Il fit un large sourire à Poussin qui avait été réveillé et s'était habillé à la hâte lorsque le Duc avait quitté son lit chaud.

— Le Lieutenant a besoin d'un lit et de tout ce qu'il faut pour écrire son rapport

demain matin, Poussin, s'empres-sa-t-il de dire.

Il venait de réaliser que sa femme n'aurait peut-être pas attendu qu'il revînt et se serait rendormie. Elle était dans les premiers mois de sa grossesse et il avait remarqué qu'elle pouvait facilement s'endormir debout, quoi qu'elle fût en train de faire.

Poussin réprima un sourire en voyant son maître se précipiter dans les escaliers en direction des appartements ducaux.

Que Dieu bénisse la jolie nouvelle Duchesse, songea-t-il. Elle avait réussi à garder à ses côtés le Duc aux mœurs légères, et à conserver toute son attention, même à présent qu'elle était enceinte. Au moins maintenant, Poussin pouvait gérer la demeure d'une main ferme, dans la mesure où la sœur du Duc, Lady Sophia, était chez elle à Whitesands et où il n'y avait plus de prostituées ni de maîtresses remplies

d'espoir qui empruntaient les escaliers de service.

Il écouta à la porte de la chambre de la Duchesse et sourit à pleines dents. Dieu merci, Sa Grâce avait attendu son patron !

**



Chapitre 2 : LES MALHEURS DE BERTHA

*

Vous devriez vraiment arrêter de pleurer maintenant, mon enfant, vous serez pleine de larmes et Madame n'aimera pas ça du tout !

La cuisinière Mulligan replaça son derrière généreux sur le banc et tendit la main en direction de la fille triste qui était en larmes depuis maintenant plus de vingt minutes.

— Je sais que vous avez suffisamment de raisons de pleurer, ma chérie, mais je vous en prie, si Madame l'apprenait, ça vous coûterait cher !

La cuisinière prit un pot de biscuits et en offrit un à Bertha, avec un regard de chien battu. Bertha regarda la friandise, le visage tout taché de larmes, et eut un dernier

sanglot. Elle balaya les longs cheveux blonds de sa figure et renifla une dernière fois.

Mme Mulligan secoua la tête. Pas étonnant que ce vieux bouc n'eût pas été capable de résister face à cette jeune fille, elle était incroyablement belle. Ces cheveux blond clair qui n'avaient jamais vu les décolorants artificiels que les filles de la maison avaient tendance à utiliser, ce visage en forme de cœur et ces yeux uniques vert émeraude en forme d'amande... On pouvait également faire l'éloge de son corps, même si elle avait sans doute perdu beaucoup de ses rondeurs tant à la mode depuis qu'elle devait travailler dur pour gagner ses repas quotidiens et une place où dormir.

Elle hocha la tête en direction de la jeune fille de façon à l'encourager.

— Me... Merci, Mme Mulligan.

Bertha essaya de sourire à sa consolatrice, tout en prenant son mouchoir.

La cuisinière s'en empara et examina les broderies magnifiques qui l'ornaient ; elles étaient composées des initiales « RD » entourées de fleurs et d'un oiseau exotique.

— Si seulement vous aviez pu trouver du travail avec votre broderie...

La cuisinière soupira avec regret.

— Vous n'êtes vraiment pas à votre place ici, Bertha. Vous êtes plus une dame que nous toutes réunies dans cette maison.

Cette remarque fit enfin sourire Bertha. Un bordel n'était guère l'endroit où l'on pouvait trouver une dame.

— Il ne vous a pas fait très mal, n'est-ce pas ? Le visage de la cuisinière laissait paraître une grande inquiétude. Après avoir travaillé douze ans dans la Maison du Plaisir de Mme Majorica, et en dépit du fait qu'on appelait cet endroit « La Boutique Chic », elle pensait avoir tout vu, jusqu'au jour où Bertha eût le malheur de se présenter à la porte de la cuisine.

Bertha secoua la tête en essayant de contenir ses larmes qui montaient à nouveau.

— Non, j'étais déjà... le frère de Madame avait déjà...

— Oui, cet animal de Pettigrew ! Il a maltraité de nombreuses filles, même ici... Je suis contente qu'il ait fini à la potence.

La cuisinière s'était exprimée avec rage, puis elle s'était mise à regarder prudemment autour d'elle. Madame avait toujours eu un petit faible pour son frère, qui avait assassiné sa propre maîtresse au cours d'une bagarre durant laquelle un coup de pistolet était parti. Il avait payé sa faute en étant exécuté publiquement.

Bertha avait les yeux fixés sur la table de travail robuste faite de chêne.

— Au moins, Mme G... Mme Majorica ne m'a pas engagée pour ses affaires. Elle m'a dit de venir vous aider dans la mesure où Kelly voulait travailler à l'étage

La cuisinière regardait la belle femme désespérée assise à sa table de cuisine. Bien que ses cheveux blonds commençassent à se détacher de son chignon bien serré et que ses yeux verts fussent rougis par les larmes, elle était toujours aussi magnifique.

— Je n'arrive pas à imaginer..., commença-t-elle à dire.

N'importe quelle tenancière de maison close aimerait avoir une fille splendide comme Bertha dans son équipe.

— Elle a dit que je ne lui serais pas utile parce que je suis trop large... là en bas... Les hommes semblent préférer les filles plus étroites.

Elle se pinça les lèvres. C'était une terrible confession, mais si elle ne le disait pas maintenant à la cuisinière, cette gentille femme l'apprendrait de toute façon par quelqu'un d'autre.

— Avez-vous eu un enfant que vous avez... ce problème ? demanda timidement

la cuisinière en se disant que c'était déjà suffisamment pénible pour la jeune fille de lui confesser ce genre de chose intime.

Bertha secoua la tête.

— Non, je n'ai pas la moindre idée de ce qui a provoqué cela.

Elle sourit soudain.

— Au moins, cela a évité qu'on me fasse travailler à l'étage avec les autres filles.

La cuisinière se leva pour aller chercher la théière. Le pot de biscuits n'avait pas encore été touché.

— Allez, buvons un peu de thé, Bertha. Nous devons bientôt commencer à préparer les tourtes. En avez-vous déjà faites avant cela ?

Lorsque Bertha secoua de nouveau la tête, elle enchaîna.

— Comme je l'ai dit, Bertha, vous êtes une dame. Vous devriez passer vos journées à boire du thé avec la noblesse et vos soirées à faire cette belle broderie en

attendant qu'un homme extraordinaire vienne réclamer votre main. J'espère que vous apprendrez rapidement, sinon Madame aura tôt fait de vous jeter à la rue. Cela ne serait pas une bonne chose pour vous, en effet !

Bertha fronça les sourcils et versa le thé qui leur était destiné. Cela avait été un réflexe car elle l'avait fait des centaines de fois au manoir de Hillview, quand la vie était encore belle et généralement simple.

Sa mère, la seconde femme du baron de Dunstead, qui était également le père de Bertha, n'avait jamais voulu faire quoi que ce fût qui ressemblât de loin au travail des servantes, surtout depuis que le Baron les avait fait venir toutes les deux dans sa maison, après avoir épousé sa mère alors que Bertha avait déjà seize ans. Il avait été inutile de lui expliquer que même les duchesses prenaient place derrière un plateau de thé si nécessaire.

Quoi qu'il en soit, dès que le Baron fut décédé, ce fut Robin, la demi-sœur de Bertha, qui fit dans la maison tout le travail qui n'était pas strictement réservé aux servantes. Cela avait été la petite vengeance de sa mère d'humilier la jeune fille à chaque fois qu'elle le pouvait. Cette situation avait beaucoup attristé Bertha, mais elle savait qu'il n'y avait aucun moyen d'arrêter sa mère quand elle avait quelque chose en tête.

Elle poussa un soupir et regarda ses mains.

Elle aurait très bientôt vingt-quatre ans, mais ne vivait plus dans un manoir parfait, avec une petite armée de servantes, une mère qui était belle mais autoritaire et une petite sœur courageuse et toujours souriante qui gérait le domaine comme il le fallait.

La mère de Bertha, qui fut un jour la maîtresse du baron Dunstead, avant de devenir sa seconde épouse, il y avait près de

sept ans de cela, avait tout gâché avec son avidité. Bertha n'avait été mise au courant qu'après que toutes les infamies eurent été commises envers sa sœur, et elle n'avait pas été en mesure de faire quoi que ce fût à leur sujet. Sa mère et son amant Pettigrew, que Bertha avait connu dans son enfance, avaient concocté un plan pour enlever sa demi-sœur Robin et la forcer à épouser un modeste valet afin de donner une chance à Bertha d'hériter des biens des Dunstead que le Baron avait essayé de léguer dans son testament. Le Baron avait déclaré que Robin ou Bertha ne pourraient hériter indirectement de la baronnie que si elles épousaient un pair du royaume et donnaient naissance à un enfant de sexe masculin. Bien que tout le monde eût présumé que la baronnie de Dunstead serait perdue pour la lignée, un très vieux neveu célibataire avait inopinément été dégotté et avait hérité en attendant que l'une des filles Dunstead eût

un enfant, de préférence Robin Dunstead dans la mesure où un doute planait sur les droits de Bertha.

En fin de compte, l'homme qu'Evelyn Dunstead prenait pour un humble valet de pied était « déguisé » pour un bal masqué. En réalité, il était un baron à part entière et également l'héritier du comte de Wentworth.

Quand sa mère avait découvert que le nouvel époux de Robin était un pair, elle avait failli mourir ; elle s'était évanouie dans la forge à Gretna Green et on lui avait diagnostiqué une crise cardiaque.

Pettigrew l'avait amenée à York où sa sœur, madame Majorica, leur avait octroyé un petit espace jusqu'à ce qu'Evelyn eût pu mettre la main sur sa propre part de l'héritage de son mari ; en tant qu'épouse du Baron, elle devait hériter de certains de ses biens aliénables, mais cette partie de son testament avait disparu.

Ils avaient ordonné à Bertha de quitter le manoir de Hillview et de prendre une diligence pour York.

Il y avait eu un mot caché qui lui disait d’emmener tout ce qui avait de la valeur dans le manoir, mais avant que Bertha n’eût reçu le message, toutes sortes de gens étaient déjà entrés dans la maison et avaient ordonné aux domestiques de sceller et de cacher tous les objets de valeur.

Outre une petite valise de vêtements et son panier de broderie, Bertha avait pris les bijoux que son père lui avait offerts et qui avaient été cachés dans le coffre situé devant son lit. Cela avait été facile de dissimuler ses jolies babioles dans des bobines de fil de soie et des petits morceaux de tissu.

Quand elle était arrivée à York, elle s’était retrouvée au beau milieu de très vilaines querelles entre Pettigrew et sa mère. Ces disputes n’avaient fait qu’empirer quand

elle eut dit à sa mère qu'elle n'avait pas été en mesure d'emporter quoi que ce fût de valeur, ni aucun argent. Elle n'avait pas parlé de ses bijoux dont la valeur pouvait atteindre environ mille Livres, sinon plus.

Pettigrew avait pensé qu'il pourrait utiliser tout l'argent qu'il leur restait aux jeux de hasard. Il était certain qu'il allait gagner une fortune, mais bien sûr, il s'était retrouvé sans un sou, et ce que Bertha ne voulait surtout pas, c'était d'utiliser son petit pécule aux fins redoutables de Pettigrew.

Lorsque la situation était devenue désespérée, Pettigrew avait eu l'idée d'offrir les services de Bertha à sa sœur, la célèbre madame Majorica.

Il avait décidé qu'il devait d'abord « essayer » Bertha afin de voir si elle était « bien », oubliant comme par hasard qu'elle aurait rapporté un bien meilleur prix sur ce genre de marché si elle avait été vierge.

Quand sa mère avait découvert le terrible viol qu'il avait commis, elle avait pris d'un placard le pistolet chargé de Pettigrew et avait essayé de l'abattre. Dans cette lutte inégale, dans la mesure où Pettigrew était musclé et pesait environ quarante kilos de plus que son adversaire, le coup était parti et avait tué sa mère immédiatement. Pettigrew s'était enfui de la maison sur le champ, mais il avait été appréhendé moins d'une heure après le drame. Ce qui avait causé sa perte, c'était qu'il avait toujours été une très mauvaise personne et qu'il devait de l'argent à la moitié des hommes d'affaires de York. Son procès avait été rapide et il avait été pendu moins d'un mois après son crime.

La seule à le pleurer fut sa sœur désabusée, madame Majorica, et peut-être également son mari qui était lui aussi une personne peu recommandable. Bertha avait été élevée et éduquée sous la protection du

Baron. Elle avait été envoyée au pensionnat pour jeunes dames depuis l'âge de six ans. Le Baron lui avait choisi une école où on fermerait les yeux sur son illégitimité initiale.

Lorsque le Baron avait entamé sa liaison tumultueuse avec Evelyn, qui était loin d'être une dame, il était un célibataire enjoué destiné à épouser prochainement une fille riche de la famille Wharton. Evelyn avait fait une telle scène, au sujet du fait qu'elle était enceinte, qu'il avait donné à contrecœur son nom à Bertha.

Bertha avait toujours été une fille calme et effacée, bien qu'elle fût excessivement jolie, et ses professeurs l'avaient aimée pour cette raison. Elle avait été amenée à la maison du Baron à l'âge de seize ans, peu de temps après le décès de son épouse. Il n'avait pas fallu beaucoup de temps à sa mère pour prendre place à l'autre bout de leur table en tant que son épouse légitime.

Bertha avait été surprise et heureuse de trouver dans la maison une sœur de deux ans sa cadette. Sa mère s'était moins réjouie de la présence de l'adorable Robin. Elle avait fait tout ce qui avait été en son pouvoir pour rendre la jeune fille aussi mal à l'aise que possible après la mort du Baron, trois ans seulement après qu'elle fut devenue elle-même une baronne, jusqu'au jour où elle était allée trop loin et s'était elle-même mise dans un pétrin d'où il n'y avait aucune échappatoire ; enlever une femme de la noblesse et la forcer à épouser un homme d'un niveau bien moins élevé que le sien était un crime.

Bertha s'était souvent demandé quand est-ce que la justice les trouverait. Finalement, ils furent découverts, mais d'une horrible façon.

Bertha avait dû se cacher pendant des mois, essayant de subvenir à ses besoins en vendant sa broderie. Elle n'avait pas osé

vendre les bijoux qu'elle avait dissimulés car elle était certaine que les gens de Pettigrew l'observaient de près.

C'était M. Grimsdale, le mari au regard lubrique de madame Majorica, qui avait décidé de serrer la vis sur Bertha et d'augmenter le loyer de sa minuscule maison.

Il lui avait rappelé la promesse que Pettigrew lui avait faite, de lui donner Bertha afin qu'elle travaillât à « La Boutique Chic », et il l'avait « essayée » dès l'instant où elle était entrée dans le bâtiment, comme la plupart des proxénètes avaient manifestement coutume de faire.

Grimsdale l'avait prise de force, mais il s'était rapidement rétracté, après n'avoir enfoncé en elle qu'une seule fois son membre masculin sale et répréhensible, déclarant qu'elle était « aussi large qu'un pot vide, là en-dessous ».

Madame Majorica l'avait écouté d'un air stoïque et avait déclaré Bertha inapte au travail habituel.

Comme l'une des filles de cuisine avait voulu se lancer dans la profession de fille de joie, Bertha avait été envoyée dans la grande cuisine de la maison close afin de la remplacer, jusqu'à ce qu'autre chose se présenterait.

La cuisinière tapota la main de Bertha quand elle vit que ses larmes avaient séché et ne semblaient plus vouloir remonter.

— Les tourtes ! dit-elle.

Bertha hocha la tête et après avoir pris ce thé au pied levé, elle se leva pour apprendre à faire la collation la plus appréciée de cette maison close.

**



Chapitre 3 : EN PARLANT DE LÉGER

*

— Je dois uriner.

David regarda en direction des parties sombres de la pièce que la lumière de la bougie n'atteignait pas.

— Où est ce maudit pot de chambre ?

— À l'extérieur, près de la porte, dit la jeune fille en bâillant, le nettoyeur de pot le laisse toujours là.

Il grogna et ouvrit la porte.

Il se trouvait bien là. Il fut heureux de vider sa vessie et laissa le pot devant la porte.

Il ne portait que sa chemise, mais au moins, elle le protégeait quelque peu des courants d'air du couloir.

Il leva les yeux en entendant des grognements et des bruits sourds.

Il retourna dans la chambre en souriant et referma doucement la porte derrière lui. Il pouvait tout aussi bien se recoucher car on

devait sans aucun doute être au beau milieu de la nuit. Quand il se remit dans le lit malodorant, la jeune fille se blottit contre lui.

— Voulez-vous essayer encore une fois de le faire ? lui demanda-t-elle sans beaucoup d'enthousiasme.

Essayer ? répéta-t-il en la mimant d'un air circonspect. Il avait des lancements dans la tête et se sentait un peu mal ; cela était probablement dû au mauvais gin qu'il avait ingurgité lorsqu'ils avaient entamé leur longue nuit de débauche.

— La tenancière m'a dit que je serais votre dernier... euh... client, je peux donc prendre mon temps, n'est-ce pas ?

Il espérait que Jeffrey resterait lui aussi toute la nuit, de sorte qu'il n'aurait pas à retourner chez lui dans ce froid terrible. — J'ai entendu que mon ami était toujours à l'œuvre, dit-il avec nonchalance, tout en pinçant un gros mamelon rose.

Elle acquiesça en réprimant un autre bâillement.

— Je dirais qu'il n'est pas « toujours » à l'œuvre, mais qu'il vient probablement juste de s'y mettre, dit-elle en lui jetant un regard en coin.

Elle se demanda si elle pouvait dormir à présent ou s'il allait à nouveau essayer. La première fois n'avait pas été très impressionnante, mais il était évident qu'il avait beaucoup bu.

Il était beau et c'était sans aucun doute un gentilhomme. Elle n'avait pas souvent eu des clients de ce genre dans son lit, dans cette maison située près de Covent Garden. Ils fréquentaient généralement des maisons closes plus luxueuses. Il était venu avec le beau gosse bien bâti qui était un client régulier depuis ces deux dernières semaines.

— Pourquoi mon ami viendrait-il juste de s'y mettre ? demanda-t-il.

Elle remonta un peu vers lui et se blottit contre son épaule.

Sa chemise sentait l'amidon. Oui, celui-ci était certainement un gentilhomme très soigné. La plupart de ses clients ne changeaient normalement pas de chemise plus d'une fois par mois, s'ils en changeaient. Elle savait ce genre de choses parce qu'elle avait lavé les chemises de Gary et les avait amidonnées pendant deux ans. Elle ferma les yeux. Cela ne lui apporterait rien de bon de penser à Gary à cet instant.

— Kate n'était pas disponible, murmura-t-elle, elle était avec quelqu'un d'autre, il a donc dû attendre.

David fronça les sourcils.

Pourquoi n'a-t-il pas pris l'une des autres filles ?

Il se disait que c'était une nuit tranquille avec la tempête qui soufflait à l'extérieur et le fait qu'on était un mardi.

Elle réprima un frisson et remonta la couverture sur son épaule. Cette année, le mois de mars était très froid.

— Oh, marmonna-t-elle, il est un de ses clients particuliers. Seule Kate peut le prendre, vous voyez...

Il fronça les sourcils.

— Et pourquoi cela ?

Elle soupira avec résignation. Parler ou autre chose, elle n'allait toujours pas pouvoir dormir.

Il est trop grand là en-dessous.

Elle désigna du doigt la zone des organes génitaux de David.

— Kate dit qu'il est monté comme un cheval.

David eut un rire moqueur.

— Ah vraiment ? Je pensais que toutes les femmes aimaient cela.

Elle secoua la tête avec un sourire taquin.

— Mmm. Pourquoi les hommes pensent-ils toujours que les femmes aiment les

grandes ? Un gars comme ça me déchirerait, et ça fait terriblement mal. Kate peut le prendre parce qu'elle a eu un petit... un petit incident après avoir eu son dernier enfant.

David songea à ce que la prostituée venait de dire. N'était-ce pas le rêve de tout homme d'être, peut-être pas monté comme un cheval, mais d'une taille impressionnante ? Apparemment, les femmes avaient une opinion différente à ce sujet.

Elle sembla deviner le cours de ses pensées.

— Ce n'est pas tant la longueur que la largeur, expliqua-t-elle, on ne peut entourer la sienne d'une seule main. Si on a celle-là en nous, c'est comme si on revivait un accouchement.

David regarda ses mains. Elles étaient petites et rugueuses. Ce n'était pas les mains d'une prostituée bichonnée, pensa-t-

il, mais bon, ce bordel n'était pas non plus un de ceux qu'il avait tendance à fréquenter et qui étaient plus onéreux. Cela avait d'abord été l'idée de Jeffrey de venir ici. Il comprenait pourquoi maintenant.

Elle leva les bras pour enlever ses cheveux de son visage et les ramener en chignon derrière la tête. Ses aisselles étaient poilues et dégageaient une odeur de sueur, mais celle de fille. Jeffrey lui avait dit que les filles de cette maison étaient obligées de se laver. La plupart des prostituées ne prenaient pas la peine de se plonger dans un bain d'eau chaude de temps en temps.

David avait été trop longtemps à l'armée pour ne pas être habitué aux odeurs âcres qui se dégageaient des parties plus intimes du corps de ces femmes.

Il sentit sa verge remuer et lui prit la main afin de la guider jusqu'à elle.

— Nous devrions peut-être réessayer après tout, marmonna-t-il.

Elle sourit. Au moins, elle pourrait se réchauffer s'ils faisaient un peu de sport au lit, et de toute façon, elle était complètement réveillée maintenant.

Quand il eut fini, il se rallongea à ses côtés. Elle se colla à lui dans le seul but de profiter de sa chaleur, et non pas pour lui montrer de l'affection. Les prostituées n'étaient pas payées pour faire preuve d'affection.

Elle fut contente lorsqu'il éteignit l'unique bougie et lui tourna le dos, enfin prêt à se rendormir. Elle se colla à lui, son ventre contre ses fesses fermes, à la recherche d'un peu de chaleur.

— Ne faites pas ça, mon chou, murmura-t-il à moitié endormi, vous allez me faire bander encore une fois...

Elle s'empressa de s'écarter de lui.

David examina son meilleur ami d'un air interrogateur.

— Vous avez une sale tête, Jeff, dit-il amicalement, j'imagine que vous n'avez pas beaucoup dormi la nuit dernière.

Jeffrey jouait avec ses œufs mollets. Ce matin, son appétit légendaire lui faisait défaut. Il jeta un coup d'œil en direction de David.

— J'ai dû attendre jusqu'à minuit avant que la fille ne pût me prendre. Lorsque j'ai atterri dans son lit, je pense que j'étais plus épuisé qu'elle. Bon sang, mais j'avais besoin d'une bonne baise, David !

David regarda son ami attentivement. L'homme était un géant d'un mètre quatre-vingt-dix-huit. Sachant qu'il voulait se trouver une maîtresse rémunérée, il n'avait pas endossé son uniforme élaboré bleu, blanc et rouge de capitaine de la propre cavalerie du Roi.

— Toujours amoureux d'elle ? demanda-t-il calmement.

Ils savaient tous deux qu'ils ne parlaient pas de la prostituée qui était maintenant enfin en train de dormir dans son lit.

Jeffrey haussa les épaules et fit une grimace, après avoir pris une gorgée de sa tasse remplie de café.

— Non. Pas vraiment. Pas depuis que Bruno Bouchier m'a dit qu'il y avait des chances qu'elle fût ma sœur. Elle est maintenant toute à Brondemeire, dont la semence grandit dans son ventre.

Il regarda son assiette pensivement.

— Je suis terriblement fatigué et je dois aller jusqu'à Caversham. Evan a vraiment mal choisi son moment pour me passer le relais.

— Vous pouvez prendre la diligence de Basil et dormir durant tout le chemin, suggéra David, je ne pense pas qu'il ira où que ce soit, vu que ses noces approchent.

Il prononça le nom de son frère aîné d'une voix sévère. Basil avait presque trente ans

de plus que lui, mais il avait réussi à lui voler son espoir d'être riche et de vivre une sorte de bonheur conjugal loin de lui ; il lui avait volé Lady Aline Fairfax, l'héritière et la fille du comte de Rotherham aujourd'hui décédé. Elle allait épouser son vieux frère dans quelques semaines.

— J'emmènerai vos chevaux à sa ferme de Richmond, de sorte que vous n'aurez pas à les épuiser en les faisant voyager jusqu'à chez vous. Ce sacré Napoléon attendra sans aucun doute un peu avant d'entamer sa grande attaque contre les Alliés. Lindley a dit qu'ils pensaient que sa Grande Armée serait prête en juin.

— Oui, merci Dave, c'est probablement ce que je vais faire. Inutile d'épuiser mes meilleurs chevaux avec un voyage dans le Nord.

David observait son meilleur ami et se demandait s'il ne couvait pas une maladie ou quelque chose du genre. Cela ne

ressemblait pas du tout au nouveau baron de Caversham, toujours énergique et exubérant, d'être aussi triste.

— Cette fille était-elle bien ? demanda-t-il par curiosité.

— Kate ? marmonna Jeffrey, elle n'était pas mal, je suppose, mais pas du tout à votre goût, ajouta-t-il prudemment.

David sourit soudain.

— Je ne suis pas si bien monté que ça, mon ami. Heureux d'apprendre que vous avez des exigences particulières avec les femmes. Les hommes comme vous ont tendance à nous frustrer, nous les hommes normaux.

Jeffrey rougit inhabituellement.

— Je peux baiser n'importe quelle femme, espèce de curieux, mais c'est plus amusant quand elle peut bouger un peu autour de moi.

La première partie de son commentaire n'était pas totalement vraie. Même à

l'armée, certaines femmes avaient refusé catégoriquement de répondre à ses besoins physiques. Elles se plaignaient qu'il les déchirait. D'un autre côté, lorsqu'on avait commencé à parler de son extrémité particulièrement grosse, d'autres femmes avaient eu tendance à courir après lui.

— Ne vous emportez pas, Jeff ! répondit David, je ne faisais que vous taquiner un peu. Je suis content que vous ayez trouvé une femme à votre goût. La mienne était correcte, mais quand nous nous sommes réveillés ce matin, le lit était tout mouillé de lait. Je l'ai refait une autre fois avec elle tandis que ses seins lançaient des jets comme ceux de la baleine. J'aurais dû attendre qu'elle ait nourri son enfant.

Ce fut au tour de Jeffrey de sourire.

— Vous auriez pu prendre directement votre petit-déjeuner, dit-il en plaisantant.

David était heureux de voir que son ami était à nouveau de bonne humeur.

— Ça n'a pas de goût, lui assura son ami.

Jeffrey se leva et jeta quelques pièces de monnaie sur la table.

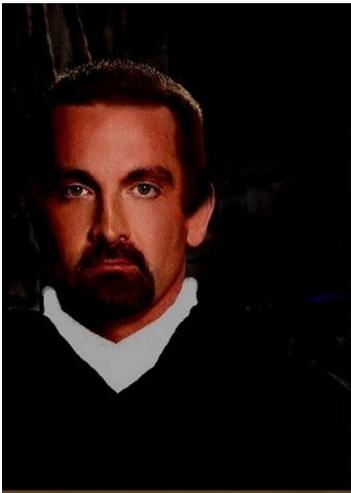
— Il faut que j'y aille, dit-il d'une voix traînante, Basil garde-t-il sa diligence à Richmond ? J'y emmènerai Meringue et Feet First moi-même.

— Attendez-moi, Jeff, lui cria David, ils ne vous laisseront pas entrer dans l'appartement de Basil si je ne suis pas là. Certaines personnes ont fait de leur mieux pour détruire notre réputation.

— C'est bien ! lui cria Jeffrey, si ma mémoire est bonne, c'est vous qui avez vomi partout la dernière fois.

David éclata de rire, vraiment content de voir que son ami était redevenu lui-même.

**



Chapitre 4 : CONVERSATION PRÈS

D'UNE TOMBE

*

La femme eut un hoquet de surprise lorsque Peter lui toucha le bras. Elle se retourna en ouvrant la bouche pour pousser un cri qui ne sortit jamais.

— Vous ! dit-elle la gorge serrée, oubliant complètement tout décorum.

— Moi, dit Peter calmement.

Il avait revêtu sa tenue de cérémonie de major, portant sur son kilt de la Garde Noire les attributs qui correspondaient à son rang.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-elle maintenant sur un ton de colère, tout en reculant d'un pas afin de s'écarter de lui.

Un sourire se dessina doucement sur son beau visage.

— Pour la même raison que vous. Pour rendre hommage à ma pauvre épouse décédée, votre sœur adorée.

Il savait qu'il était incapable de répondre sans être sarcastique.

— Ne m'approchez pas, Peter Wallace ! lui dit-elle en faisant deux autres pas en arrière.

— Quelques pas de plus et vous tomberez dans cette tombe creusée récemment ! Qu'est-ce qui ne va pas, Amelia ? Est-ce que j'ai la vérole ou toute autre maladie contagieuse ?

Cette fois, ce n'était pas de l'ironie que l'on ressentait dans sa voix, mais le fait qu'il avait été blessé.

Elle prit quelques secondes pour regarder son visage.

Bon sang, il était toujours le beau Peter Wallace d'autrefois, même avec la vilaine cicatrice qu'il avait sur la joue gauche.

— Vous l'avez tuée !

Elle s'emportait à nouveau

Le visage de Peter exprima une grande tristesse.

— Vous aussi ? demanda-t-il, comment aurais-je pu la tuer alors que j'étais toujours en France quand elle est décédée ? C'est vrai qu'elle est morte de chagrin, mais ce n'est pas moi qui en fus la cause.

— Elle est morte parce que vous ne l'aimiez pas. Cela la rongea !

Il leva les yeux au ciel. Les nuages étaient gris foncé tellement ils étaient chargés d'eau. Il y aurait très bientôt un déluge.

Ses yeux bruns se dirigèrent à nouveau vers le magnifique visage d'Amelia. Elle était habillée tout en noir, comme elle avait sans aucun doute eu l'habitude de l'être durant toute l'année qui venait de s'écouler. Elle avait l'air élégante et sévère dans cette couleur ; elle était l'une des rares femmes à qui le noir allait si bien, avec sa chevelure blonde comme la paille et ses traits austères.

— À qui la faute ? Qui nous a forcés à nous marier alors que j'avais les yeux posés

sur vous ? Qui a décidé qu'un pauvre lieutenant, dont le défaut était de ne pas être bien né, n'allait pas être assez bien pour l'aînée des sœurs Saint-Just ?

— Vous l'aimiez suffisamment, répliqua Amelia sur un ton sec, tout en rougissant.

Son visage se crispa et avant de pouvoir s'en empêcher, il la saisit par les épaules.

— Vous devriez le savoir maintenant que le fait de bien aimer une personne n'est pas une raison suffisante pour partager sa vie avec elle en tant que mari et femme !

Il s'entendit crier sur elle et eut un mouvement de recul en ôtant ses mains de ses épaules.

Elle ne bougea pas, mais se contenta de le dévisager.

Il se détourna d'elle, incapable de regarder plus longtemps ce visage bien-aimé.

Oh, Christina lui avait ressemblé, mais cela n'avait fait qu'empirer les choses. Cela l'avait rongé de savoir que Christina aurait

tant aimé un peu d'amour et de douceur de la part de son mari, qu'il eût un geste aimable à son égard. Cela n'avait pas seulement été l'idée de Amelia de lui faire épouser Christina, Christina avait elle aussi insisté de son côté, parce qu'elle avait su que Amelia voulait viser plus haut qu'un simple officier écossais dans l'armée du Roi. Christina avait sottement espéré que le fait que, elle, aimait Peter Wallace aurait été suffisant pour eux deux.

Les yeux d'Amelia se remplirent soudain de larmes.

Cela faisait maintenant plusieurs années qu'elle savait que Peter avait raison ; il ne fallait pas choisir un mari uniquement en fonction de sa position et de son argent. Elle avait été stupide de penser qu'un titre de noblesse et des coffres bien remplis permettraient de résoudre tous ses problèmes. Elle se tenait sur un pied et puis sur l'autre, essayant d'apaiser la sensation

de brûlure que les mains de Peter avaient provoquée sur ses épaules. C'était parce qu'elle avait été battue la nuit dernière qu'elle avait grincé des dents. Harmon Aubrey l'avait rouée de coups parce qu'elle n'avait pas réagi immédiatement face à son humeur amoureuse. C'était du moins ce dont il l'avait accusée. Mais après sept ans de mariage avec sa seigneurie, Amelia savait qu'il pouvait toujours trouver une raison et un bâton pour la frapper, si l'envie lui prenait.

— Qu'allez-vous faire maintenant, Peter ? demanda-t-elle en essayant de se tenir complètement immobile.

Cette fois-ci, le bâton d'Aubrey n'avait pas manqué ses hanches, ni ses jambes, et presque chaque mouvement provoquait une douleur qui ressemblait à un coup de poignard.

Peter avait remarqué sa grimace et se demandait ce qui n'allait pas chez elle.

— Je dois trouver un endroit pour Nimmy. Il n’y a personne pour prendre soin d’elle à Wattles, maintenant que, comme par hasard, presque tout le monde est mort. Je dois faire vite à ce sujet parce qu’il faut que je sois à Londres dans une semaine. Je vais être envoyé à Anvers avec mon régiment car Wellington s’attend à ce que Napoléon transforme les Flandres en champ de bataille.

— Que voulez-vous dire par « je dois trouver un endroit pour Nimmy » ? Elle est ma nièce, vous vous souvenez ? Elle peut venir vivre avec Jilly et moi jusqu’à ce que cette nouvelle guerre soit terminée et que vous ayez arrangé votre situation !

Il la dévisagea.

— C’est très généreux de votre part, Amelia. Je ne sais pas quoi dire...

— Ne dites pas de bêtises, Peter. Vous savez que Chrissie aurait voulu que je m’occupe de sa fille.

Elle regarda rapidement derrière elle, lorsqu'elle entendit un attelage s'approcher du cimetière, et ses lèvres semblèrent exprimer un juron.

— C'est Aubrey.

Elle paraissait beaucoup plus calme qu'elle ne l'était vraiment.

— Il vaut mieux qu'il ne vous voie pas ici, Peter. Il partira pour Londres demain matin et je vous prierai donc d'amener Nimmy aux alentours de midi.

— Ce ne sera pas possible, s'empressa-t-il de répondre.

Il ne comprenait pas la panique soudaine d'Amelia. Pourquoi ne pouvaient-ils pas se voir alors que Harmon Aubrey était son beau-frère ?

— Elle est toujours à Wattles. Il me faudra au moins trois jours pour aller la chercher et l'amener à York et ce, sans compter que j'ai beaucoup à faire depuis

que j'ai hérité... Bon, peu importe. D'accord, je l'amènerai à York.

— Venez demain et nous arrangerons cela. Venez donc à neuf heures, si vous avez si peu de temps.

Sans ajouter un mot, elle se retourna et se précipita vers les portes du cimetière.

Il la regarda s'éloigner, à la fois confus et en proie aux sentiments qu'il ressentait chaque fois qu'il la voyait ; il était éperdument et désespérément amoureux d'elle.

**

